

## Article

---

« La praxématique »

Jeanne Marie Barberis, Jacques Bres et Françoise Gardes-Madray

*Études littéraires*, vol. 21, n° 3, 1989, p. 29-47.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500868ar>

DOI: 10.7202/500868ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## LA PRAXÉMATIQUE

---

*jeanne marie barberis, jacques bres  
françoise gardes-madray, paul siblot*

---

L'intitulé de cette présentation collective d'une recherche elle-même collective s'organise autour de trois termes.

*Une sémiotique* d'abord : terme générique autour duquel s'organise notre rencontre, mais dont nous savons les multiples acceptions. De sorte que parler de sémiotique sans autre spécification renvoie non pas à un objet, mais à un domaine d'étude : celui de la signification dans sa foisonnante diversité. Il suffit, pour s'en convaincre, de se reporter au tome 2 du *Dictionnaire de sémiotique* publié sous la direction de A.J. Greimas et de J. Courtes. Alors que le premier volume ne proposait qu'une seule entrée, le second y adjoint celles des sémiotiques architecturale, biomatique, picturale, plastique, synchrétique et de l'artificiel. Précisons donc.

La praxématique est une sémiotique en tant qu'elle se définit comme une théorie de la production de sens en langage, autrement dit, comme une linguistique de la signifiante. Ajoutons qu'elle conçoit cette approche de la signifiante, non comme la recherche d'une modélisation logique, mais comme celle, peut-être présomptueuse, d'une compréhension de la

production signifiante dans son effective réalisation. Le champ de ses investigations est donc limité aux pratiques langagières ; ce qui ne fait pas d'elle pourtant une sémantique. En effet, le cadre de cette dernière, hérité de la tradition linguistique ou déterminé par une conception structuraliste de la langue ne correspond pas, nous le verrons, à son projet.

*Une sémiotique montpelliéraine* : la qualification enregistre d'abord une donnée de fait, datée. C'est à Montpellier, au début des années 70, que la praxématique a progressivement établi ses fondements, au fil d'un séminaire d'analyse textuelle animé par R. Lafont. Souvenons-nous de l'effervescence intellectuelle du moment : La Nouvelle Critique avait agité les institutions littéraires et universitaires, la sémiologie barthésienne ouvrait de stimulantes perspectives, les procédures méthodiques et décisives de la sémantique structurale affichaient leurs ambitions théoriques et la sémanalyse prophétisait l'avènement d'une science du Texte. La praxématique est conséquence de cette profusion d'idées novatrices, et de quelques autres, non par éclectisme, mais dans l'effort d'une réflexion pour surmonter, à partir d'hypothèses propres, les blocages ou les manques constatés ailleurs. Ses propositions principales ont été synthétisées par R. Lafont dans *le Travail et la langue* paru en 1978<sup>1</sup>. Depuis, la recherche a été poursuivie en un cercle élargi, mais toujours centré à Montpellier. Aussi, parler de sémiotique montpelliéraine est-ce à la fois le rappel d'un héritage et l'indice d'une volonté : celle d'assurer, en dépit des forces centripètes ou marginalisantes du centralisme hexagonal, le développement de cette réflexion sur le lieu de son ancrage initial.

*La praxématique* : l'objet n'est pas ici d'exposer la théorie dans son ensemble, mais d'en présenter les principes et d'illustrer par quelques applications ponctuelles leur rendement. Dans un premier temps, la problématique théorique de la praxématique sera brièvement exposée et ses choix épistémologiques explicités. Nous proposerons ensuite un exemple d'analyse de production de sens tiré d'études en cours ou déjà publiées.

## I. Problématique de la praxématique

La façon la plus directe d'entreprendre ce parcours épistémologique et théorique est de partir de la remise en cause des

postulats du structuralisme qui a conduit à la constitution de la praxématique. L'attitude initialement adoptée, réceptive en même temps que critique, peut être assez bien caractérisée par cette citation empruntée à un texte de 1976 : « La sémantique est le lieu de la linguistique contemporaine où l'on éprouve le mieux la puissance novatrice du structuralisme et où ce structuralisme rencontre ses difficultés majeures<sup>2</sup>. » Les analyses alors conduites pour comprendre les raisons de cet embarras — démarche critique qui ne sera pas reprise ici —, ces analyses aboutirent à contester le bien-fondé du principe d'une immanence du sens ; principe qui régit la langue saussurienne aussi bien que la glossématique dont se réclamait alors la sémantique structurale. En dépit des précautions prises pour éviter toute option ontologique explicite (les structures sémiotiques sont-elles mises en évidence de la réalité objective ou ne sont-elles que construction, représentation intellectuelle ?), la présupposition de l'immanence par rapport à la manifestation nous est apparue procéder d'une démarche marquée d'idéalisme : en posant l'antériorité logique d'un « être » sur son « paraître », elle pose en fait, selon nous, celle d'une essence. La praxématique opte au contraire pour une perspective inverse : il ne saurait y avoir de signifié immanent ; n'existent que des outils linguistiques dont seule l'actualisation par un sujet est productrice de sens. Un tel principe implique au plan philosophique une prise de position que la praxématique assume pleinement. Cependant, il n'est pas en lui-même métaphysique. Il n'est que la prise en compte, immédiatement constatable, du fonctionnement effectif du langage. Mais ce simple constat liminaire, ce truisme pourrait-on dire, entraîne à une véritable rupture épistémologique dont nous allons repérer quelques effets.

Première conséquence, puisque la production de sens n'est saisissable que dans son effective réalisation, la praxématique se reconnaît pour une linguistique de la parole. Elle s'applique à analyser les pratiques langagières dans l'ensemble de leurs déterminations — autant que faire se peut — et s'installe ainsi dans le champ dévolu d'ordinaire à la sociolinguistique. Elle ne s'en tient pas pour autant à la seule covariance des phénomènes sociaux et linguistiques dont l'étude est traditionnellement la tâche assignée à la sociolinguistique. Si la praxématique se pose comme une sociolinguistique, c'est que pour elle l'étude du sens, dans la praxis sociale qu'est toute communication linguistique, ne peut être abstraite de ses conditions de

production. Aussi apparaît-il nécessaire de restituer sa primauté à l'oral, qui toujours précède et excède l'écrit. Celui-ci n'est bien évidemment pas écarté mais perçu pour ce qu'il est, en retombée de l'oral. L'analyste est de la sorte prévenu de la trop fréquente illusion d'un sens immanent, « déjà-là », scellé dans l'écrit. La praxématique pourrait donc s'accepter comme une « étude de la vie des signes au sein de la vie sociale » si précisément la théorie saussurienne du signe n'était pour elle à mettre en cause.

La seconde conséquence est là : dans l'impossibilité d'admettre une représentation de la communication linguistique selon un schéma linéaire et symétrique où des signes circulent, sans restes, entre un émetteur et un récepteur. Les fréquents malentendus, les ajustements constants des échanges langagiers montrent que le sens n'est pas transmis par des procédures automatiques d'encodage et de décodage. Il est l'aboutissement de procès complexes, le résultat d'un travail effectué à l'émission comme à la réception par des sujets linguistiques. La très ancienne métaphore monétaire reprise par Saussure pour illustrer la circulation des signes permet de pointer une divergence décisive. Elle signale le transfert dans le champ de la linguistique de la conception classique de l'économie politique qui ne conçoit la marchandise qu'en tant que produit et n'analyse l'échange qu'au sein de la sphère de circulation. De sorte que le travail mort occulte le travail vivant, et avec ce dernier le producteur lui-même. La théorie du signe efface pareillement la production de sens dans le sens produit et se trouve prise au piège d'une réification-essentialisation du sens. Réification du sens, car le mot se trouve doté d'un sens stable circulant dans la communication, alors que la simple consultation d'un dictionnaire de langue suffit à montrer que la corrélation bi-univoque du Sa/Sé ne correspond pas à la réalité de la parole vivante. Essentialisation du sens, parce que le sens devient un donné antérieur et supérieur à sa production en discours. Aussi, là où la théorie du signe ne repérait qu'une valeur linguistique, la praxématique distingue, comme le fit la réflexion marxienne au plan économique, entre valeur d'usage et valeur d'échange. De même que la valeur d'usage d'une marchandise tient à l'utilité pratique que lui confèrent ses propriétés, de même la production langagière répond à des besoins, ceux de la transmission d'informations d'une part et ceux de l'extériorisation des affects du sujet, ou, plus largement, de ses motivations

personnelles d'autre part. Mais cette valeur d'usage n'est effective que par la réalisation de la communication, soumise aux contraintes d'un réglage social du sens. Et la valeur ne se réalise ainsi que par son automatique transformation en valeur d'échange. Ainsi se dessine une nouvelle compréhension de la communication, asymétrique et dépendante de l'interaction verbale, dans laquelle le locuteur s'inscrit dans son dire et l'interlocuteur dans son interprétation, l'ensemble demeurant régi par les règles sociales d'acceptabilité du sens.

Une telle vision implique, ce sera là notre troisième point, une modélisation dynamique. La praxématique dit ici ses emprunts à la linguistique puissancielle de G. Guillaume. En s'appliquant à rendre compte de processus et non plus de systèmes faits de positionnements, la psychomécanique du langage a élaboré des représentations tensives d'opérations mentales qui constituent une approche féconde de la dialectique interne au fonctionnement des instruments linguistiques. De plus, en dépit de son mentalisme, la réflexion guillaumienne est construite à partir du constat réaliste selon lequel «/a pensée en action de langage exige réellement du temps». Le temps opératif de l'actualisation permet de dépasser la solution de continuité langue/parole et constitue un ancrage au réel que la praxématique précise en distinguant :

- « **temps de l'à-dire** » qui n'est pas antériorité logique mais ascendance au cours de laquelle s'opère en inconscience la programmation des unités linguistiques ;
- « **temps du dire** », qui est celui de leur réalisation ;
- « **temps du dit** », où s'effectue la capitalisation de ces unités en mémoire syntaxique et où s'opère la récursivité du sens.

De façon plus large et plus systématique, la praxématique pousse sa réévaluation du guillaumisme jusqu'à un « renversement » matérialiste. Sa caractéristique principale est sans doute dans cette option explicite qui constituera le dernier volet de notre présentation.

Bien que toutes les linguistiques contemporaines souscrivent au principe du contrôle épistémologique d'une élaboration théorique, il est rare d'en trouver qui poussent cette discipline à son terme et justifient leurs postulats fondamentaux. Tout se passe comme si l'option entre démarche idéaliste ou matérialiste non seulement n'était pas du ressort du linguiste, mais était même une interrogation déplacée. Pourtant les sciences

humaines, et la linguistique tout particulièrement lorsqu'elle travaille sur le sens, ne bénéficient ni de la matérialité objective, ni de l'expérimentation sur lesquelles les sciences exactes appuient leur pratique scientifique. Et nul ne souscrit aujourd'hui à une épistémologie naïve qui ferait des sciences humaines un domaine de connaissances soustrait à l'idéologie. La praxématique, pour sa part, s'affirme matérialiste. Cette option explicite, qui peut sembler incongrue, ne résulte pas d'une obédience doctrinale. Elle n'est, répétons-le, que rigueur épistémologique et prise en compte de ce que le langage lui-même ne cesse dans ses fonctionnements d'attester son rapport au réel. Ce point essentiel peut être abordé de diverses façons : à travers l'ancrage de la parole dans l'espace et le temps, à travers l'inscription du sujet dans son discours, ou bien à travers la construction du sujet dans l'acquisition du langage. Nous avons choisi de le faire ici à propos du praxème.

Le praxème est l'unité pratique de production de sens que la praxématique substitue au signe. À contre courant de l'usage établi, la praxématique ne renvoie pas le référent à l'extralinguistique mais en fait une composante du fonctionnement du langage. Outil de la nomination, le praxème assure un couplage entre une forme du réel et une forme du langage. Il est important de noter ici qu'il ne s'agit pas d'une reprise, ni d'une reformulation de la corrélation saussurienne entre « idée » et « image verbale », mais d'autre chose : d'un procès. Ce couplage est établi à partir d'une catégorisation référentielle, autrement dit, à partir de traits stables que l'homme repère dans le réel par sa perception sensible et surtout par sa praxis. Une véritable dialectique régit en fait la relation du réel à sa représentation en langage ; et ce sont les appréhensions pratiques du réel, les praxis techniques et sociales éprouvées dans le vécu existentiel, que l'homme verse au langage et qu'il y inscrit, ou, selon notre terminologie, qu'il y « implique ». Et ce sont elles qui font sens, sous forme de programmes actualisés en discours. Mais on le voit, cette expérience du réel est multiple, de sorte que la polysémie est l'état naturel du langage et que le fonctionnement monologique ne peut résulter que d'un réglage, au terme d'un processus de sélection parmi les potentialités signifiantes capitalisées par le praxème. Les retards, les reprises, les ratages de la parole sont autant de traces manifestes du travail de recherche pour la production de sens. Aussi parler de travail

du sens n'est nullement une métaphore, c'est désigner l'objet même de la praxématique : la signifiante dans sa productivité.

C'est ce que nous allons maintenant illustrer, pour donner une consistance plus précise à ce survol théorique, par l'approche de certains aspects des productions de sens en discours de quelques praxèmes.

## II. En passant par Vauvert : Délimination du territoire et réglage du sens

L'objet de cette analyse est de montrer, à partir de quelques exemples tirés d'un échange oral, comment un sujet tente de structurer son espace vécu, à travers sa parole.

Nous partons d'une interview de 30 minutes environ, réalisée en 1977 par deux enquêteurs, Jean-Marie Marconot et Claudie Bouyon, dans le cadre de l'Action Thématique Programme du CNRS « Observations du changement social ». L'interviewée, Nicole, est une commerçante de Vauvert ; elle tient une boulangerie dans la partie de Vauvert, nommée dans la figure 2 (voir plus loin) le « Vauvert intermédiaire » (dénomination qui sera expliquée par la suite). Nous avons retenu de cette conversation quelques extraits en respectant leur ordre d'apparition dans l'enregistrement : E1 = le premier enquêteur, E2 = le deuxième enquêteur, N = Nicole. Les chevauchements de parole sont notés par un soulignement discontinu et le +++++ marque une séquence inaudible. Les passages faisant l'objet d'un commentaire dans la communication sont soulignés d'un trait continu.

### EXTRAIT 1 (début de l'enregistrement) :

E2. - ++++++ avec Jean-Marie (= E1) qui/lui/travaille sur le vieux Vauvert/

N. - vous êtes déjà venu ?

E1. - je suis venu quelquefois/oui/j'ai dû venir environ cinq ou six fois ici oui/

N. - ah voui//vous connaissez un pla voui naturellement le l'histoire de Vauvert tout ça//non quand même ?

E1. - non non non/je j'la connaissais pas du tout/j'habite Nîmes depuis sept huit ans mais Vauvert on y passe jamais

N. - oui

E1. - pasque/les gens de Vauvert viennent à Nîmes mais ceux de Nîmes ne vont pas à Vauvert/en principe/

N. - voui



E1. – on va à Montpellier ou on va à Arles mais/Vauvert n'est pas su'l'chemin/

N. – ah bon/

E1. – et même si on va au Grau du Roi/bon ben on passe pas à Vauvert/

N. – eh non//non non non/

E1. – on passe au ++++++

N. – eh non/Aimargues oui

E1. – ++++++ c'est une ville que j'connaisais pas du tout/

---

#### EXTRAIT 2 :

N. – vous avez vu Vauvert fait deux//le vieux Vauvert ++++++ hein ?/alors là-bas y a deux boulangers/trois même/trois boulangers/et dans Vauvert en somme nous/deux/Bonnet trois/quatre/nous sommes cinq boulangers/

E1. – vous êtes de Vauvert ?

N. – oui/nous sommes de Vauvert/natifs de Vauvert/mon mari/moi/oui/nous sommes sortis de Vauvert/

---

#### EXTRAIT 3 :

E1. – et vous allez souvent à Lunel ?

N. – oh non/nous c'est Nîmes/oh non/

E2. – finalement à Lunel vous trouvez les mêmes choses qu'ici non ?

N. – oh bè c'est plus important Lunel quand même si/oh oui/y en a qui vont à Lunel//m'enfin/c'est plutôt//si c'est p pas/c'est guère plus grand pasque maintenant Vauvert a tellement agrandi mais Vauvert c'est pas//en commerce quoi//ça reste un peu//il en manque quoi des commerces

E1. – ah bon il en manque ?

N. – il en manque c'est pas qu'il en manque c'est qu'y a pas la vente pour quoi

E1. – la ville n'est pas suffisamment importante ?

N. – la ville va beaucoup à Nîmes/les HLM au lieu de venir à Vauvert par exemple//

E1. – oui

N. – s'i prennent leur voiture pour venir à Vauvert/eh bè is iront plutôt à Nîmes au supermarché voyez ?//voilà//i viennent pas tellement à Vauvert tout ça dans Vauvert//et puis quand même is ont là-bas aussi ce qu'i faut/

---

#### EXTRAIT 4 :

(silence)

N. – autrement///c'est sûr que Vauvert s'agrandit///mais les commerces au contraire on diminue plutôt ++++++

(silence)

---

#### EXTRAIT 5 :

(la question posée par E2 est : qui va le plus au centre culturel (situé au nord, dans le « nouveau Vauvert ») ? est-ce les gens du vieux village ?)

N. – oh ben quand même les deux y vont là-bas hein ? / parce que / c'est tout le village qui y va / le vieux et l'ancien qui y va / le vieux et le moderne plutôt et // quand Pierre <le fils de N.> va au C.E.G. c'est là-bas aussi / alors tout est /// oui //

---

Ces données permettront de reposer le problème de la *production du sens* en le déplaçant sur un terrain encore trop peu étudié selon nous, celui de l'oral. Plus précisément, nous aborderons deux questions, d'ailleurs imbriquées :

a) *Première question* : celle de la production de sens par le nom propre. La localité dont il va être question dans les propos de Nicole, *Vauvert*, pose le problème du toponyme, cas particulier de nom propre.

On sait que le nom propre est généralement défini comme une unité lexicale ayant pour particularité de ne produire aucun sens. Ainsi, lorsqu'on parle du « général Boulanger », l'anthroponyme Boulanger efface totalement le programme de sens du nom commun « boulanger », qui pouvait catégoriser tous ceux qui fabriquent du pain. Le « général Boulanger » ne se réfère plus qu'à un individu unique.

En somme, pour résumer la position traditionnelle : le nom propre se contenterait de désigner dans un acte d'énonciation donné, un individu spécifique, sans porter trace de son sens originel, et sans produire non plus un sens nouveau.

Or, les réflexions récentes de la praxématique nous amènent à penser que cette définition doit être révisée, et qu'on voit apparaître dans le nom propre, comme dans les autres praxèmes, un processus de signification.

b) *Deuxième question* : dans quelle mesure la production de sens aboutit-elle à un produit univoque et stable ?

Lorsque Nicole tente de définir son territoire, « son » *Vauvert*, elle marque un certain nombre de disjonctions, qui semblent ouvrir la voie à une délimitation claire de son espace :

- a. Par la déixis, elle oppose son *ici* à un *là-bas* indiquant l'exclusion.
- b. Avec la préposition *dans*, elle marque les frontières de son territoire : *dans Vauvert*, est une intériorité qui implique une extériorité rejetée, un *hors Vauvert*.
- c. Dans le lexique, on voit s'opposer les praxèmes *ville* et *village* : *Vauvert* est-il pour Nicole l'un, ou l'autre ?

- d. On pourrait ajouter aussi l'articulation *nous/eux* : l'opposition personne/non-personne étant très liée, on le sait, à l'opposition *ici/là-bas*.

Quel résultat, en définitive, livrent les paroles échangées ? Les programmes de sens ne se déroulent pas sans restes, nous le verrons.

Avant d'en venir à cette discussion, et à l'analyse de quelques extraits de l'interview, il paraît nécessaire de donner des indications sur l'espace vécu vauverdois : on pourra ainsi mieux comprendre à quelles tensions est soumise l'appropriation de l'espace, à Vauvert :

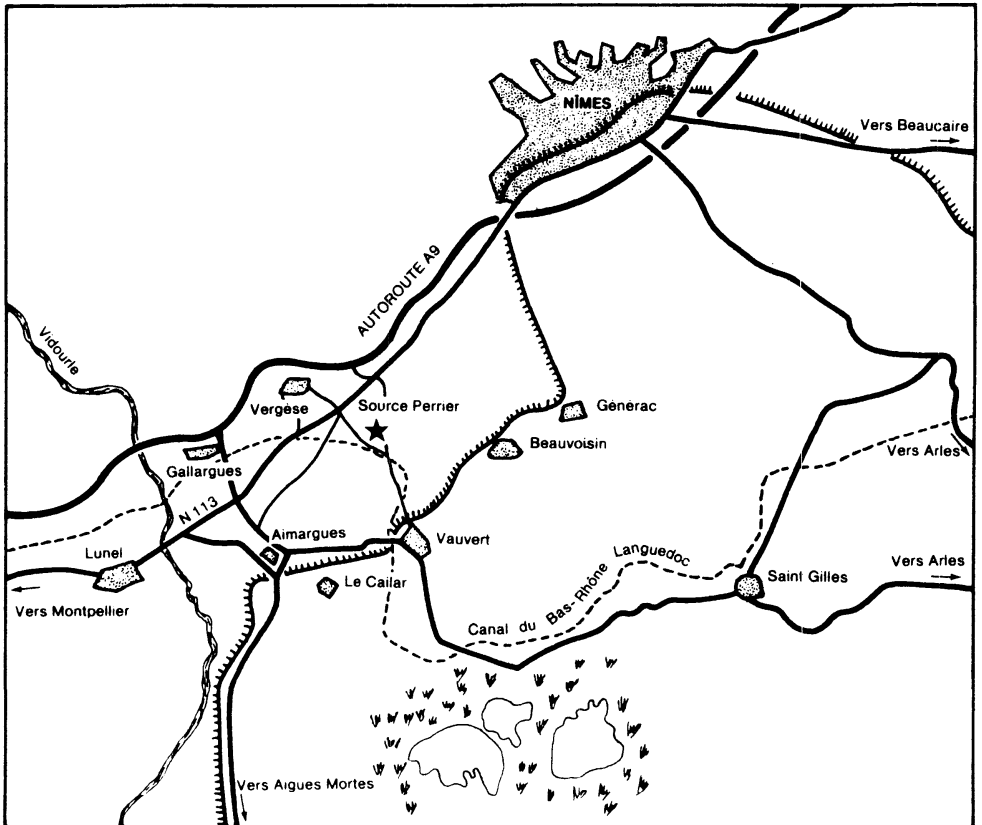


Figure 1

Vauvert est une petite ville (9,013 habitants au recensement de 1982). Bâtie sur les derniers contreforts des Costières, elle regarde, au sud, vers les marais, la Camargue. Cette situation limitrophe entre campagne et marais en a fait à la fois une bourgade viticole et un village de la petite Camargue, doté de nombreuses associations taurines. Mais le développement rapide d'une petite industrie dans la région et le voisinage immédiat de l'agglomération urbaine (Nîmes est à 20 kilomètres) ont causé des changements considérables : doublement de la population depuis les années 1960, accompagné d'un déploiement du nouveau Vauvert en direction du nord, sous l'attraction de la ville voisine, et aussi de l'axe routier de la nationale 113. Ce « nouveau Vauvert », localisé sur la figure 2, comprend en particulier des villas récentes, des HLM (citées dans l'interview), une zone industrielle, le CEG et le centre culturel (ces 2 derniers sont également cités).

La perception de l'espace vécu repose non seulement sur la situation géographique, mais aussi sur les axes de circulations. L'axe majeur pour les Vauverdois est celui qui mène à Nîmes. En revanche, Vauvert n'est pas un lieu de passage pour les Nîmois : il est au sud de la route Nîmes-Montpellier, et à l'ouest de la route Nîmes-Arles. l'enquêteur dira (extrait 1) : « Vauvert, on y passe jamais ». Or il habite Nîmes, et ici la vision subjective des lieux est essentielle. La petite ville est polarisée par le centre urbain voisin, mais en contrepartie n'exerce pas d'attraction sur lui. Cette situation est ancienne, et c'est le rapport classique petite ville (encore récemment village) — grande ville proche, remarquera-t-on. Mais aujourd'hui les groupements de population, les phénomènes d'urbanisation s'accélèrent, rendant semble-t-il plus net un sentiment de marginalisation, ou plutôt de dissolution dans un ensemble plus vaste.

Après cette exploration rapide du site de Vauvert, nous revenons sur les deux questions posées :

### 1. Le toponyme « Vauvert » a-t-il un sens ?

Reprenons l'analyse habituelle du nom propre, pour l'appliquer au toponyme que nous étudions. *Vauvert* repose étymologiquement sur le GN *Vauverd*, c'est-à-dire *Val vert*. Cette expression, susceptible de s'appliquer à toute vallée verdoyante, tant qu'il s'agit du nom commun *vau* accolé à l'adjectif *verd*,

fonctionne, dès qu'elle devient toponyme, en effacement du sens d'origine. D'autre part, *Vauvert* ne s'applique plus qu'à un seul référent à la fois : en l'occurrence, une agglomération située dans le Gard près de Nîmes.

On pourrait contester la théorie de l'effacement total du sens dans le nom propre, en arguant de la présence perceptible de l'adjectif *vert* dans le toponyme. Le site de Vauvert se caractérise précisément par une position en surplomb, permettant de contempler une vaste vallée verdoyante. De même, le Mont Blanc demeure toujours, en tant que nom propre, une montagne *blanche*. On pourrait ainsi observer les interférences entre les deux Vauvert, celui du Gard, et celui de Paris, et auquel on doit le célèbre *diable vauvert*. Cependant, nous nous limiterons aux productions de sens attestées dans les extraits que nous étudions.

De ces rapides remarques, on retiendra en tout cas que le postulat de départ : « le nom propre efface son sens originel », est déjà fragile et contestable.

Admettons-le cependant : admettons que le toponyme tende à se dépouiller de son sens premier : doit-on en déduire qu'il peut demeurer, dans ses emplois en discours, vide de sens ? C'est oublier que *tout matériau signifiant s'offre comme support à la signifiante*.

Nous allons maintenant dégager cette signifiante à l'œuvre, en observant comment elle se construit à travers les articulations diverses évoquées tout à l'heure :

oppositions ici/là-bas  
 nous/eux  
 dans Vauvert/hors de Vauvert  
 ville/village.

## 2. Les articulations conflictuelles du territoire

Comme nous le verrons, ces articulations ne se prêtent pas à une définition structurale claire et stable : définition qui consisterait à éliminer l'un des deux termes de l'opposition pour intégrer l'autre. Au contraire, la définition du territoire demeure contradictoire :

— d'une part, la délimitation entre les termes de l'opposition est flottante : où commence le *là-bas* rejeté, où finit l'*ici* ?

Où finit *Vauvert*, où commence *l'ailleurs* ? Selon les passages de l'interview qu'on envisage, les réponses se contredisent.

- d'autre part, l'opposition lexicale *ville/village* n'est pas résolue par un choix tranché : si Nicole marque parfois une préférence pour Vauvert-village, elle fait conjointement des concessions à Vauvert-ville.

Nous envisagerons d'abord certaines occurrences de l'extrait 3 et de l'extrait 5.

Face au Vauvert des désignations légalisées, réglées par le langage administratif et appuyées sur les délimitations du cadastre, le Vauvert de Nicole fonctionne à plusieurs reprises en restriction. La figure suivante représente ces articulations du territoire dans les propos de l'interviewée.

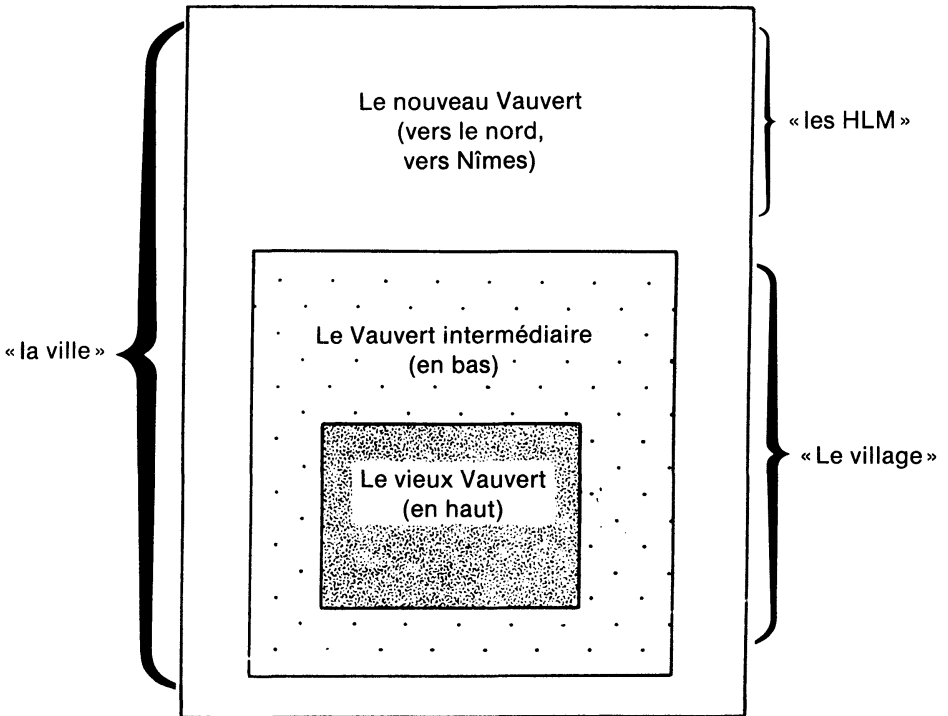


Figure 2

Dans les deux dernières répliques de l'extrait 3, par exemple, l'interviewée se construit un Vauvert qui n'est pas tout Vauvert :

- N.** — la ville va beaucoup à Nimes/les HLM au lieu de venir à Vauvert par exemple//  
**E1.** — oui  
**N.** — s'i prennent leur voiture pour venir à Vauvert/eh bé is iront plutôt à Nimes au supermarché voyez?//voilà//i viennent pas tellement à Vauvert tout ça dans Vauvert//et puis quand même is ont là-bas aussi ce qu'i faut/

On voit que Nicole exclut fortement le « nouveau Vauvert » : les *HLM* — noter la métonymie dévalorisante : les bâtiments pour leurs habitants — *viennent à Vauvert, ils n'en font pas partie...* L'emploi de *là-bas* souligne aussi un éloignement valant, sur le plan subjectif, une exclusion du territoire. Ce même *là-bas* se retrouve dans l'extrait 5 et aussi l'extrait 2, toujours pour mettre à distance le nouveau Vauvert. Le syntagme *dans Vauvert* (extrait 2, extrait 5), renforce la clôture du territoire. Pour « venir », les HLM doivent franchir cette frontière territoriale notée par la préposition *dans*.

Secondairement, dans un passage de l'interview non reproduit ici, Nicole exclut, mais moins fortement, le « vieux Vauvert » (haut village, partie la plus ancienne datant du Moyen-Âge).

Apparemment, le résultat de ces exclusions livre une définition « en équilibre » du territoire : le reliquat est une zone intermédiaire — dans l'espace et dans le temps —, ni très ancienne (comme le « vieux village »), ni très récente (comme le « nouveau Vauvert ») : il s'agit de la partie représentée en pointillé dans la fig. 2, qui a été nommée « Vauvert intermédiaire ». Précisément, Nicole y vit et y exerce sa profession.

Cependant, une telle conclusion ne tiendrait pas compte des autres données du texte, en contradiction avec cette première délimitation territoriale. Nous nous contenterons de pointer les lieux de contradictions :

a) *Vauvert, ville ou village ?*

Dans les occurrences qui viennent d'être analysées, Nicole se rattache à un Vauvert-village, puisqu'elle exclut le nouveau Vauvert.

Mais d'autre part, elle ne peut écarter totalement de son horizon la nomination légalisée : *ville*. En effet, seul *ville* est un

praxème adéquat pour désigner une agglomération importante, comme le Vauvert de 1977. Il faut ajouter au poids de la désignation officielle, l'importance de l'effet d'inter-action, qui joue par deux fois : l'enquêteur E1 désigne Vauvert comme *ville*, dans l'extrait 1 (« c'est une ville que j'connaisais pas du tout ») et dans l'extrait 3 (« la ville n'est pas suffisamment importante ? »). L'enquêteur, comme c'est souvent le cas, et sans qu'il puisse s'en rendre compte dans la spontanéité de l'échange, ramène le sujet enquêté vers la dénomination normée. Or, *ville* est un praxème dangereux et menaçant pour le sujet : il rappelle à Nicole qu'il y a des parties de Vauvert où peut-être l'identité vauverdoise devient problématique et se dissout. Non pas tant parce que « les HLM vont à Nîmes », mais parce que c'est Vauvert lui-même qui « va vers Nîmes » dans son extension. Le « village » où habite Nicole perd ses prérogatives (cf. l'extrait 5) ; tout est déporté « la-bas » : perte de polarité, mais aussi perte de distinctivité, par rapport à l'agglomération tentaculaire de Nîmes.

C'est sans doute l'opposition fondamentale *ville / village* qui se profile aussi dans le ratage de l'extrait 1 :

**N. — [...] vous connaissez un p la voui naturellement le l'histoire de Vauvert tout ça //**

L'hésitation entre le masculin et le féminin de l'actualisateur (*la... le*) pourrait bien être le signal de deux programmations consécutives et conflictuelles qui avortent : *la ville... le village*, tentatives finalement éliminées l'une et l'autre au profit de *l'histoire de Vauvert*.

Ici, l'oral déploie syntagmatiquement, dans le *temps du dire*, (temps d'extériorisation des unités) des contradictions que l'écrit aurait raturées et fait disparaître.

Or, l'opposition *ville / village* ne peut être interprétée seulement en terme d'espace emboîtant / espace emboîté. Certes, le village est dans la ville (cf. fig. 2), mais l'opposition ville / village est non seulement de l'ordre de la contiguïté spatiale, mais aussi d'une catégorisation faisant jouer fortement les représentations socio-culturelles : il s'agit de *deux types* d'agglomération totalement différents. Dans ce conflit verbal ville / village se lit le basculement du mode de vie local, dont les représentations à travers le langage se font l'écho. À travers la ville et le village, deux constellations de praxis contradictoires



s'affrontent, en particulier dans le domaine de l'approvisionnement, des comportements d'achat. Comme commerçante, Nicole regrette la perte de polarité de Vauvert, comme consommatrice, elle se situe elle-même dans la dépendance de Nîmes, comme nous allons le voir plus loin (cf. c).

Sur la fracture ville/village, la contradiction n'est donc pas résolue : il n'y a, dans les propos de Nicole, ni exclusion de l'un des termes, ni neutralisation de l'opposition.

b) « *Le vieux et l'ancien* », « *le vieux et le moderne* »

Dans l'extrait 5, la deuxième expression, accompagnée du connecteur *plutôt*, survient en correction de la première. On voit dans ce passage à quel point les découpages internes de Vauvert, et la visée référentielle du toponyme lui-même, ou de son substitut problématique *village*, sont flottants.

Un découpage binaire de Vauvert est explicité deux fois par l'interviewée : dans l'extrait 2, avec « *Vauvert fait deux//le vieux Vauvert +++++ hein ?/* » ; dans l'extrait 5, avec : « *les deux y vont là-bas, hein ?/* ».

Or, en fait, les articulations du territoire font apparaître trois zones (cf. fig. 2). Le « vieux Vauvert » vise donc alternativement, dans les propos de Nicole, tantôt seulement le haut village, datant du Moyen-Âge, tantôt le haut village + le « Vauvert intermédiaire » où vit Nicole, c'est-à-dire la totalité du « village » tel que le représente la figure 2.

Dans l'extrait 2, « le vieux Vauvert » couvre effectivement toute la partie « village », en opposition avec le nouveau Vauvert, qui fait l'objet d'un cafouillage inaudible au moment de son émission (émission par là avouée comme problématique) : « le vieux Vauvert +++++ hein ? ».

Dans l'extrait 5, la correction « le vieux et l'ancien qui y va/le vieux et le moderne plutôt » rebrasse complètement les découpages internes, ainsi que la délimitation du toponyme. « Le vieux et l'ancien » ne comprend que le village, « le vieux et le moderne » recatégorise « le vieux Vauvert » en lui donnant la même extension que dans l'extrait 2 (= le village), et intègre à l'agglomération la composante « moderne », c'est-à-dire le nouveau Vauvert. Effet d'interaction sans doute : Nicole se conforme à l'image normée de Vauvert qu'elle attribue aux enquêteurs.

En fait, deux représentations sont intenables une fois replacées dans leur contexte ; elles reproduisent la contradiction qui mine tout l'interview.

Les deux expressions viennent en commentaire de la phrase précédente : « c'est *tout le village* qui y va au "centre culturel" ». « Le vieux et l'ancien » est un commentaire adéquat du praxème *village*, mais l'expression échoue à représenter la totalité de l'agglomération. D'où la correction : « le vieux et le moderne plutôt ». Mais cette fois, si c'est bien « tout Vauvert » (= la ville) que l'expression réussit à couvrir, elle devient incohérente par la tentative d'assimiler « tout le village » à « tout Vauvert ».

Ce passage marque au plus haut degré l'espoir de constituer comme un *tout le village*, *tout* vers lequel tend aussi l'expression à *Vauvert tout ça*, dans la dernière réplique de l'extrait 3. Ce *tout*, par définition indépassable, est contredit par la présence de l'autre Vauvert, le Vauvert des quartiers neufs.

c) *Nous : quelle communauté, pour quel territoire ?*

Le *nous* de l'extrait 2 est tantôt un duel, un *nous deux* comprenant, comme l'explicite le texte, *mon mari et moi*, tantôt un groupe plus vaste définissant la communauté commerçante des boulangers du « vieux Vauvert » (entendu ici comme la totalité du « village », opposée à « la ville » intégrant la zone nord). Ce *nous* clôturé un territoire subjectif défini en restriction, face au *y a, là-bas* repoussant le nouveau Vauvert dans les marges ; une frontière est donc marquée par le système des personnes entre un « Vauvert à nous » et un « Vauvert à eux ».

Dans l'extrait 3, *nous c'est Nîmes* vise à nouveau le noyau familial de l'interviewée. Mais on ne peut manquer de rapprocher cette phrase de *la ville va beaucoup à Nîmes* : ici Nicole reconnaît implicitement que ses pratiques de consommation sont les mêmes que celles de Vauvert en tant que *ville* : ville dont les habitants caractéristiques sont les gens du nouveau Vauvert.

Les propos contradictoires de l'interviewée — propos liés à des pratiques elles-mêmes contradictoires — font voler en éclat sa tentative de représentation sécurisante de Vauvert « petit village », représentation de la niche traditionnelle, en repli du monde et de ses évolutions.

d) *Vauvert* : unité fragmentable ou totalité organique ?

Dans l'extrait 3 et dans l'extrait 4, Vauvert est situé, dans deux programmes de phrases presque identiques, en position d'actant : *Vauvert a tellement agrandi, Vauvert s'agrandit...*

Ces propos mettent en relation l'espace avec le temps, avec l'histoire. Une fois de plus, c'est la ligne de fracture entre petite et grande agglomération, entre village et ville, qui apparaît. Mais au lieu d'une opposition, laissant apercevoir la possibilité d'une *coupure*, donc d'un choix, le processus d'agrandissement noté par le verbe pose un *continuum* non fragmentable.

Les tentatives pour délimiter le territoire en réduction sont ici encore tenues en échec, par le constat : Vauvert constitue un *tout organique*. Un tout dont les composantes ne sont pas séparables, puisque toutes appartiennent au même « organisme » en développement : la position d'actant de *Vauvert*, dans les deux phrases citées, conduit à la vision d'un être animé qui croît. Le nouveau Vauvert n'est pas évacuable, il est une « excroissance » de l'ancien.

On note le long temps de préparation nécessaire à l'interviewée pour extérioriser la phrase de l'extrait 4. Le silence initial ponctue un aveu difficile, exigeant un temps de l'à-dire prolongé. L'emploi du connecteur *autrement* est la reconnaissance d'une contradiction, le passage à un *autre* point de vue, concédé avec peine. La modalisation *c'est sûr que* surcharge l'expression de regret : si, à un premier niveau, la modalité marque seulement l'évidence du propos, à un deuxième niveau, elle souligne combien cette évidence fait problème pour la locutrice.

Le discours de la commerçante sur Vauvert garde une relative opacité : d'abord au moment de l'échange immédiat des propos, dans la fluence de l'oral spontané ; mais aussi après une écoute plus attentive de l'enregistrement, et une analyse de la transcription des propos.

Cette « fuite du sens » est repérable grâce à sa projection dans le temps du dire, à travers les silences, les collisions de programmes de phrase, la mise en contact d'éléments contradictoires : l'oral offre cet avantage, de dévoiler en partie dans sa texture le travail de la signification.

*Université Paul Valéry,  
Montpellier*

**Notes**

- <sup>1</sup> Articles « Praxis », « Praxis linguistique », « Praxis manipulative — transformatrice », « Praxis socio-culturelle » dans « Terminologie praxématique », *Cahiers de Praxématique* n° 3, Montpellier, 1984.
- <sup>2</sup> Ces programmes phrastiques reproduisent en successivité syntaxique le travail de la production du sens qui est une exclusion de l'autre qui fabrique le même.